

EXPOSITION



« Un coin confortable (A son aise. Le kimono bleu) », de William Merritt Chase (à gauche). Ci-contre : « Sous la vague au large de Kanagawa », d'Hokusai et sa version très minérale par Georges Seurat : « Le Bec du Hoc, Grandcamps ».



## QUAND IMPRESSIONNISME RIME AVEC JAPONISME

Dans les années 1880, le japonisme envahit la scène artistique française. Un engouement irrésistible que retrace la superbe exposition du musée des Impressionnistes, à Giverny.

**D**ans son *Journal*, à la date du 17 février 1892, Edmond de Goncourt note qu'il « rencontre Monet souvent chez Bing, dans le petit grenier aux estampes japonaises ». Il pourrait aussi y croiser Degas, Pissarro ou Marie Cassatt, tous collectionneurs acharnés d'estampes. Depuis les années 1880, le japonisme fait rage et pas seulement chez les galeristes. Zola évoque ce phénomène dans son roman *Au bonheur des dames* : « Mais, sur le palier du grand escalier central, le Japon l'arrêta encore. Ce comptoir avait

grandi [...] il faisait quinze cent mille francs d'affaires chaque année [...] » Lorsque l'empire du Soleil-Levant s'est ouvert aux visiteurs étrangers en 1868 et que sa culture s'est diffusée en Occident, le bouleversement lié à l'esthétique du mouvement ukiyo-e (surtout composé d'estampes) a été total pour des artistes qui n'en pouvaient plus des références classiques. En quelques années, les codes changent : les peintres prennent de la distance par rapport au sujet, renoncent à l'idée de profondeur dans l'espace et optent pour des plans juxtaposés. L'expression du modelé, et donc du relief, tend à disparaître ; peu à peu, le réalisme aussi. L'essor de la photographie

autorise encore plus facilement cette dernière liberté. En 1890, l'Exposition des maîtres japonais à l'École des beaux-arts remporte un véritable triomphe. Plus personne n'ose parler de « japonaiseries » ! Dès la première salle de l'exposition du musée des Impressionnistes de Giverny, on découvre que le japonisme a bien supplanté l'orientalisme. Oublié, le thème du harem ! Au placard, les belles odalisques ! Place aux éventails, aux riches soieries des kimonos dans les portraits peints par Breitner et William Merritt Chase, où les femmes se rêvent avec élégance en geisha ! Décorer des éventails devient un exercice de style incontournable :



« La Valse », une des premières œuvres nabis de Félix Vallotton (à gauche). « Régates à Perros-Guirec », de Maurice Denis (ci-dessus).

déliçables envolées de chauve-souris pour De Nittis, thème breton pour Gauguin (dont la collection d'estampes le suivra jusqu'en Polynésie), lumineux coucher de soleil pour Signac... Lorsqu'on observe les œuvres exposées – le *Portrait d'Emile Zola* par Manet, *La Nature morte au bouquet* de Renoir, *Julie Manet* peinte par sa mère, *Berthe Morisot* – il y a toujours, dans le décor, un ou plusieurs éléments pour rappeler que ces artistes avaient adopté ces objets exotiques qui faisaient partie de leur environnement quotidien (comme en témoigne la maison de Monet, à quelques pas du musée !). En regard de ces tableaux, on découvre les estampes originales exceptionnelles appartenant aux collections de Van Gogh, Vallotton, Vuillard, Bonnard... Hélas, on n'a pas retrouvé les estampes érotiques de Toulouse-Lautrec ! Mais le *Bain des femmes* signé Kiyonaga ayant appartenu à Degas est d'une

grande sensualité. On admire Hokusai, maître du genre, dont *Les Trente-Six vues du mont Fuji* ornaient les murs de Giverny. Une idée de variations transposée avec beaucoup d'humour par Henri Rivière avec ses *Trente-Six vues de la tour Eiffel*. Hokusai, dont les douze mangas, petits carnets à usage des étudiants aussi baptisés « *dessins dérisoires* », passionneront les peintres.

### BONNARD LE « JAPONARD »

A la fois observateurs, admirateurs, collectionneurs... tous vont s'inspirer librement de ces formes, de ces matières nouvelles sans jamais les copier. Et sans manifester la moindre envie d'aller visiter le Japon ! Les impressionnistes – qui redécouvrent la technique de l'estampe en couleurs – ne seront pas les seuls fascinés par cette modernité. Les nabis en retiennent le caractère décoratif, comme en témoigne *La Promenade des nourrices*, frise

des *fiacres*, ensemble de lithographies constituant un paravent réalisé par Bonnard si justement surnommé le « Japonard ». Maurice Denis adopte la surface plane qui préfigure déjà une certaine forme d'abstraction. Caillebotte est tout aussi radical dans sa simplification du motif avec ses *Capucines* qui semblent flotter dans l'espace. La mutation continue de salle en salle avec les postimpressionnistes (Emile Bernard qui évoque une Bretagne très... nipponne), les néo-impressionnistes (avec une version toute minérale de *La Vague* d'Hokusai par Seurat). Un voyage dans le temps qui nous mène jusqu'à Matisse et cette lumineuse *Nature morte aux oranges*, ultime héritage de la déferlante japonaise. Une œuvre exécutée en 1912... alors que l'art africain avait déjà pris la main ! ■

Sylvie Marcovitch

« Japonismes, Impressionnistes », musée des Impressionnistes Giverny (27), jusqu'au 15 juillet.